



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

### PARURE BRÉSILIENNE.

Si l'on disait à une jolie élégante : Entourez votre cou d'une double rangée d'insectes aux pattes crochues et dentelées, aux ailes verdoyantes et écailleuses, suspendez-les à vos oreilles et ceignez-en vos bras, elle ne comprendrait point qu'une telle proposition fût un appel à l'élégance, disons même à la coquetterie; rien de plus gracieux à la peau comme à la physionomie, que cette galerie de petits animaux qui composent une *parure brésilienne*. Il appartenait à dona Maria d'importer cette nouveauté à Paris, et il appartenait à M. Bourguignon d'y donner le goût et la grâce qui distinguent nos modes. En effet, rien tout à-la-fois de si original et de si joli que ces colliers formés de petites bêtes qui ont l'aspect



d'un jeune hanneton, avec cette différence que les ailes, au lieu d'être brunes, sont d'un beau vert d'émeraude brillant et avec des reflets différens à la lumière. Chaque bête est enchâssée dans une monture d'or comme le serait une pierre précieuse; ces parures sont vraiment charmantes, tout-à-fait distinguées, et ont le mérite d'une singularité qui sera appréciée par les femmes de bon goût. En citant tout le parti ingénieux que M. Bourguignon \* a su tirer de ce nouveau bijou, nous parlerons aussi de la perfection qu'il a su apporter aux imitations d'émaux, si difficiles jusqu'ici, et de tant d'autres nouveaux et charmans bijoux qui font remarquer ses magasins dans la saison où ce genre de luxe prend le plus d'extension pour parure de deuil; c'est là aussi que se trouvent les compositions les plus variées et les mieux entendues et tout ce qui a rapport aux jolis oripeaux que réclament les bals et les soirées d'hiver.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — Pour soirée, une robe d'organdi clair semé de feuilles de chêne brodées en laine couleur violette; chaque feuille entourée d'un point de queue en laine jaune, ce qui figurait parfaitement un filet d'or et était très-élégant. Une guirlande de feuilles du même genre était brodée sur une ceinture blanche en organdi. Les manches courtes, très-larges, étaient relevées en côtes de melon par des entre-deux brodés comme la ceinture et placés à distances égales; corsage drapé; souliers de satin violet; coiffure à la chinoise ornée d'un nœud de ruban en gaze violet, liseré d'or, très-incliné d'un côté vers le front; chaîne et boucles-d'oreilles d'or.

— Une robe en moire bleu de ciel; corsage uni, sous lequel était une draperie en blonde pincée sur les épaules sous un nœud de ruban bleu. Cette draperie descendait en formant cœur devant et derrière; elle était bordée d'une blonde froncée retombant très-bas sur les manches et diminuant graduellement vers la taille. Des demi-manches en blonde, collantes, prenaient du bas de la manche bouffante pareille à la robe, et qui avait encore un peu la forme du berret; souliers blancs; parure en turquoises; coiffure à la grecque composée d'un chou en tresses entremêlées de rubans bleus tressés avec les cheveux; du milieu du chou partait un nœud de rubans dont les bouts descendaient jusqu'au bas du cou, mais s'en tenaient toutefois éloignés par l'élévation des tresses; une ferrennière sur les cheveux lisses.

TOILETTES DE PROMENADE. — Redingote en moire pensée ou marron

\* Passage de l'Opéra.





avec double pélerine en velours de la même nuance, découpée à dents très-saillantes; les bouts de devant de la pélerine de dessous passés dans la ceinture; le devant du jupon découpé également en pointe; chapeau en satin de couleur, doublé en velours, avec un *plumet saule* de la couleur du dessus du chapeau, ou bien de celle de la doublure; manchon en velours brodé; bottines en satin turc.

— Robe en chaly uni, couleur aventurine, montante en guimpe et ayant des plis formant gerbes sur la poitrine et le dos; collet évasé, en dedans duquel une chemisette de dentelle; manches étroites en bas; au-dessus de l'ourlet une broderie en soie moitié noire et moitié couleur de la robe; capote de satin rose et voile de blonde blanche; boa ou grand cachemire noir sur les épaules.

FOURRURES. — On voit déjà des fourmilières de boas. Il est à présumer que les fourrures seront encore très à la mode cet hiver, par cela même qu'elles sont renchériées à cause des difficultés de l'exportation. Les martres auront encore la suprémacie, et les manchons seront indispensables.

MANTEAUX. — Chaque jour, chaque heure de froid fait ressortir grand nombre de manteaux, soit des tiroirs où ils ont été relégués, soit des magasins où les étoffes destinées à cet emploi sont en immense quantité cette année. La mode en est si variée, que le choix dépend tout-à-fait du goût. On en voit cependant peu à carreaux, mais les rayures et les bouquets ou ramages semés sont nombreux. Le rouge sera toujours une couleur très-belle pour cet usage; toutefois nous en avons vu beaucoup de bruns et de verts. Quant à la forme, ce sont toujours de très-grands collets passant les coudes; quelques-uns ont de larges manches à la polonaise qui pendent sur les côtés et que l'on passe à volonté; on en voit aussi avec une ceinture.

LINGERIES. — Les petits bonnets en tulle uni, garnis d'une triple rangée de tulle tuyauté, deviennent tous les jours plus nombreux. Cette façon est très-simple et a beaucoup de fraîcheur. Les garnitures, ainsi tuyautées et s'élargissant en éventail pour dégager le front, sont quelquefois soutenues sous un côté par une petite rosace de ruban. Au-dessus du bonnet on met une espèce de pompon formé par un tulle froncé et tourné en limacon. Les garnitures ne doivent pas avoir plus de trois doigts de hauteur.



## Une Femme Délaiissée.

(Suite.)

..... JULIE se leva, se jeta dans les bras d'Arthur en pleurant, et à travers ses sanglots, il distingua de vagues paroles pleines de passion.

« Connaître le bonheur et mourir, dit-elle, eh bien, oui. »

Toute l'histoire de Julie était dans ce cri profond, cri de nature et d'amour, cri de toute sa vie; fatale curiosité de femme, et à laquelle presque toutes succombent... Mais tout-à-coup, s'arrachant des bras de son amant, elle lui jeta un regard fixe, le prit par la main, saisit un flambeau, l'entraîna dans sa chambre à coucher; puis, parvenue auprès du lit où dormait sa fille, elle repoussa doucement les rideaux, découvrit son enfant, et mit sa main blanche devant la bougie, afin que la clarté n'offensât pas les paupières transparentes et à peine fermées de la petite fille. Hélène avait les bras ouverts et souriait en dormant.

Julie montra par un regard son enfant à lord Grenville. Ce regard disait tout.

« Un mari, nous pouvons l'abandonner quand il nous aime peu ou point. Nous pouvons mépriser les lois du monde. Un homme est un être fort, il a des consolations... mais un enfant sans mère!...

Toutes ces pensées, et mille autres plus attendrissantes encore, étaient dans ce regard. Hélène s'éveilla.

« Maman! »

A ce mot Julie fondit en larmes.

Lord Grenville s'assit et resta les bras croisés, muet et sombre.

« Maman! »

Cette jolie et naïve interpellation réveilla des sentimens si nobles et de si irrésistibles sympathies, que l'amour fut écrasé sous les imposantes joies, sous la voix puissante de la maternité... Julie ne fut plus une femme curieuse ou fragile, elle fut mère.

Lord Grenville admirait son idole; il ne résista pas long-tems, les larmes de Julie le gagnèrent.



*Modes de Paris.*



*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N. 2. Après le passage de l'Opéra  
Chapeau en Muir des Messrs de M<sup>me</sup> Seuriot rue Monsigny N. 1. Robe en  
Châty des M<sup>ms</sup> de M<sup>re</sup> Barby rue de Richelieu N. 19.





En ce moment une porte, fermée avec violence, fit un grand bruit, et ces mots retentirent :

« Madame d'Aiglemont, est-ce que tu es par ici ? »

Le marquis était revenu avant que Julie, frappée d'étonnement, eût retrouvé son sang-froid.

M. d'Aiglemont se dirigeait de sa chambre dans celle de sa femme : ces deux pièces étaient contiguës.

Heureusement Julie fit un signe à lord Grenville, et celui-ci alla se jeter dans un cabinet de toilette dont la marquise ferma vivement la porte.

« Eh bien ! ma femme, lui dit Victor, me voici... la chasse n'a pas lieu. Je vais me coucher.

— Bonsoir, dit-elle, je vais en faire autant ; ainsi laissez-moi me déshabiller.

— Vous êtes bien revêche ce soir... je vous obéis, Madame la marquise. »

M. d'Aiglemont rentra dans sa chambre ; Julie l'accompagna pour fermer la porte de communication, puis elle s'élança pour délivrer lord Grenville, car elle avait retrouvé toute sa présence d'esprit ; et pensant que la visite de son ancien docteur était fort naturelle, qu'elle pouvait l'avoir laissé au salon pour venir coucher sa fille, elle allait lui dire de s'y rendre sans bruit ; mais quand elle ouvrit la porte, elle jeta un cri perçant... Les doigts de lord Grenville avaient été pris et écrasés par elle dans la porte.

« Eh bien ! qu'as-tu donc ? lui cria son mari.

— Rien, rien, répondit-elle, je viens de me piquer le doigt avec une épingle. »

La porte de communication se rouvrit ; Julie eut à peine le temps de pousser celle du cabinet de toilette ; Lord Grenville n'avait pas encore pu dégager sa main. M. d'Aiglemont parut.

« Peux-tu me prêter un foulard ? ce drôle de Charles me laisse sans mouchoir de tête... autrefois tu te mêlais de mon linge... maintenant je suis livré au bras séculier de ces gens-là, qui se moquent de moi.

— Tenez, voilà un foulard. Vous n'êtes pas allé au salon ?

— Non.

— Vous y auriez vu Lord Grenville.

— Il est à Paris ?

— Apparemment !



— Oh ! j'y vais ; ce bon docteur !...

— Il doit être parti, s'écria Julie.

Le Marquis était en ce moment au milieu de la chambre de sa femme, il se coiffait avec le foulard, en se regardant avec complaisance dans la glace.

« Je ne sais pas où sont nos gens, dit-il ; j'ai sonné Charles deux ou trois fois, il n'est pas venu. Vous êtes donc sans votre femme de chambre ? sonnez-la ; je voudrais avoir cette nuit une couverture de plus à mon lit.

— Pauline est sortie, répondit sèchement la marquise.

— A minuit !... dit M. d'Aiglemont.

— Je lui ai permis d'aller à l'Opéra.

— Cela est singulier, reprit le marquis tout en se déshabillant, j'ai cru la voir en montant l'escalier... »

Julie tira le cordon de la sonnette, mais faiblement.....

Tous les événements de cette nuit n'ont pas été parfaitement connus ; mais ils durent être tous aussi simples, aussi horribles que les incidents vulgaires et domestiques qui précèdent. Le lendemain la marquise d'Aiglemont avait, à son réveil, les cheveux entièrement blancs.

« Crois-moi, reste garçon, dit M. d'Aiglemont à M. de Stesselle, lorsque cette nouvelle se répandit et qu'il demanda la cause de ce malheur à son ami. Le feu a pris aux rideaux du lit où couchait Hélène : ma femme a eu un tel saisissement que ses cheveux ont blanchi tout-à-coup. Vous épousez une jolie femme, elle enlaidit ; vous épousez une jeune fille pleine de santé, elle devient malingre ; vous la croyez passionnée, elle est froide ; ou bien, passionnée en apparence, elle est réellement de marbre ; tantôt la créature la plus douce est quinteuse. Je suis las du mariage.

— Ou de ta femme.

— Cela serait difficile... A propos... veux-tu venir à Saint-Thomas-d'Aquin, avec moi... à l'enterrement de Lord Grenville ?

— Mais, répondit Stesselle, sait-on décidément la cause de sa mort ?

— Son valet de chambre prétend qu'il est resté toute une nuit sur l'appui extérieur d'une fenêtre, pour sauver l'honneur de sa maîtresse.

— Mais cela est très-estimable... nous ne faisons plus cela nous autres !...

(Nouvelle scène de la vie privée, par M. de Balzac.)



## MÉLANGES.

*La Marquise de Brinvilliers*, drame lyrique en trois actes, a obtenu un succès complet à l'OPÉRA-COMIQUE. Le poème est peu de chose et repose sur une donnée commune, mais la musique de neuf compositeurs, parmi lesquels figurent nos plus grandes renommées, est, à coup sûr, une curiosité piquante dont tout Paris voudra jouir.

— Le triomphe le plus brillant du jour est celui de *la Grande Dame* au GYMNASÉ. C'est la mise en scène d'un événement historique qui a occupé toute la société il y a quelques années. Une jeune femme s'empoisonnant par jalousie contre son mari, qu'elle suppose l'amant d'une grande dame. Ce drame de M. Bayard, dont la catastrophe est horrible, est jusqu'au dénouement une comédie piquante, pétillante d'esprit, et jouée avec beaucoup d'ensemble. M<sup>lle</sup> Léontine Fay s'acquitte de son rôle avec le talent le plus passionné.

— *Le Procès d'un Maréchal de France en 1815*, défendu par la police aux NOUVEAUTÉS, a été représenté, assure-t-on, sur un théâtre de Paris, en plein jour, et devant une réunion nombreuse. On ajoute que des ministres assistaient à cette représentation, qui a produit le plus grand effet. Les artistes qui ont prêté l'appui d'un talent très-novice à cette apothéose du brave des braves, se sont montrés à la hauteur du sujet.

— Voulez-vous connaître la puissance des beaux vers et de la belle prose? Lisez la dernière *Némésis* de Barthélemy; lisez la dernière brochure de Châteaubriand. Jamais, en vérité, ouvrage ne produisit un semblable effet. Plus de trois mille exemplaires ont été enlevés en un jour. Tous les journaux ont rendu hommage à l'illustre écrivain.

— M<sup>lle</sup> Clairon, célèbre artiste du Théâtre-Français, naquit à Condé, le 25 janvier 1723. La maison où elle a reçu le jour existe encore aujourd'hui. Le maire a fait sceller dernièrement, le jour de la fête de cette ville, au-dessus de la maison, une table en marbre rappelant cet événement.

LE MOUCHOIR POLITIQUE.—Déjà plusieurs éditeurs anglais avaient imaginé des moyens plus ou moins ingénieux d'éluder les lois sur le timbre des journaux. Ce droit n'est pas moindre de sept sous par feuille. Le fisc, non moins habile que les fraudeurs, avait déjoué toutes ces spéculations; et le fameux Cobbett, éditeur du *Messenger* hebdomadaire (*Weekly*



*Messenger*), s'était vu obligé, jusqu'à la prescription acquise, de chercher un refuge aux États-Unis contre les condamnations, montant ensemble à près d'un million de francs. Un nouvel entrepreneur vient, par la hardiesse de ses essais, de laisser bien loin derrière lui tous ses devanciers, et il pourrait bien trouver des imitateurs. Voici sur quoi il a fondé cette combinaison singulière. Une loi récente a exempté les étoffes de coton imprimées du droit de timbre ou *stampaye* apposé seulement sur des pièces de coton blanches ou unies. Or, là où la loi ne distingue pas, toute distinction est interdite. Notre spéculateur a donc imaginé qu'il pouvait faire paraître un journal quotidien imprimé sur perkale, et qu'à la faveur de la matière, il échapperait à la taxe du timbre. Jusqu'à présent ce procédé n'a point rencontré d'obstacle. Il paraît tous les jours, sous le titre de *Mouchoir Politique* (*Political Handkerchief*), un journal que l'on vend à moitié prix des autres feuilles. Cette feuille quotidienne, imprimée sur une perkale soigneusement empesée, se lit avec beaucoup de facilité; elle a de plus l'avantage d'être garantie *bon teint* et à l'épreuve de l'humidité. La direction du timbre, à Londres, cherche de son côté les moyens de trouver une assimilation entre la perkale imprimée et le papier de chiffons.

(GAZETTE DES TRIBUNAUX.)

Les Magasins de MM. GENET et BELIARD viennent de s'ouvrir *boulevard des Italiens*, N° 9, au coin de la rue Favart, sous l'enseigne AUX BAYADÈRES. Ils réunissent un grand assortiment de Soieries, Schalls, Cachemires, Barèges, Fichus, Écharpes, Mérinos, Gazes unies et brochées, Mousselines et Percales imprimées, Toiles blanches, Batiste, etc., etc., et toutes les Fantaisies et Nouveautés qui appartiennent à chaque saison.

AVIS. — Une maison de grandes Nouveautés désire avoir une Demoiselle de Modes, du premier talent, pour voyager à l'Étranger. S'adresser, pour plus amples renseignements, à M. GAGELIN, rue Richelieu, N° 93.

A ce Numéro est jointe la planche 845.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.